

# BELVEDERE

*lettre-revue mail franco-italienne (2100 envois en Europe)*  
*Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon*

*Coup de gueule imprévisible de la Déesse Astarté (Loi 1901 av. J.C.)*  
*Sfuriata umorale della Dea Astarte (Legge OttoperMille av. J.C.)*

*N.22 (4<sup>ème</sup> année mail) Scribe : Andrea Genovese Juin 2013*

*Le scribe est l'auteur unique des textes publiés*

*Pour l'envoi de livres catalogues et revues demander l'adresse postale*

*Pour ne plus recevoir Belvédère, il suffit d'envoyer un mail*

*[a.genovese@wanadoo.fr](mailto:a.genovese@wanadoo.fr)*

**À WLADYSLAW ZNORKO**

## *I Vespri Meneghini*

Il tram miagola  
con voce di baritono  
incurante del diluvio  
e il suo stridio imita  
la stecca di una traviata  
ingioiellata.  
La forza del destino  
talvolta è giustiziera  
le uova marce finiscono  
contro Palazzo Marino  
da secoli indifferente  
alla sinfonia degli esclusi.  
Il coro dei lombardi  
canta sofferte crociate  
assedi scalate  
ai torrioni infedeli.  
Oggi come ieri  
con buona pace degli illusi  
i soliti gattopardi  
e venerabili bancarottieri  
applaudono il presidente  
e l'innodimameli.  
Sulla piazza ormai silente  
la notte scende desolata.  
Sparafucile sbolle l'ira  
tra le pozzanghere  
in cui s'aggira  
Butterflay sedotta  
e abbandonata.

*(A.G., Milano 2012)*

## *Ex Machina*

Dans le silence oisif de l'après-midi  
tu descends à la demeure sacrée des onglés  
où les centaures balbutient une histoire incestueuse  
de luxure cosmogonique

Des faunes ivres  
ont leur coupé la langue  
les ont privés de leur hennissement harmonieux  
dégradés du rôle de mentors et maîtres  
de philosophes et de poètes

Sur la plage déserte  
le chaman appelle à l'émeute et au rituel inexpié

Mais nous savons par les antiques écritures  
que même la révolte des disciples  
ô Déesse des Equidés  
sera un feu de paille  
une farce par la colère populaire  
déprogrammée

*(A.G., Lyon 2012)*

## Anormalien

### *Sécu/rité, nymphe gentille*

Ne rien faire, laisser pourrir les choses, attendre que le temps passe, d'ici cinq ans on ressuscitera le mot changement, qui est pour les Français comme le pollen pour les abeilles. Pour l'heure, agiter le spectre du terrorisme, ça donne une justification religieuse à vos angoisses, à votre peur d'être agressé dans la rue, dans le métro, dans l'allée de votre immeuble. C'est quotidien, donc normal. Un Président Normal et Normalien, et son entourage paranormal, le savent. Les fous d'Allah, au pire, sont des extra. Entre-temps, la bonne société se mire dans les tapis rouges des amours libérés des carcans. Jamais *le dérèglement de tous les sens* n'avait baisé aussi profondément les bobos et les intellos, tous ceux qui passent d'un rendez-vous érotique à l'autre, de Cannes à Venise, de New-York aux jardins de Babylone. A ces bobos, l'argent leur sort des poches des oreilles et d'autres endroits. Aux pauvres gens d'essayer de faire l'amour avec les factures de services publics de plus en plus privatisés et informatisés (bientôt, qui n'est pas capable d'amours saphiques sur internet en sera privé par décret), la sécu qui se fout de la santé des citoyens, les prix des transports qui ne cessent d'augmenter, les clochards au regard féroce (fini le temps des clochards indigènes, qu'on a perdu l'occasion d'inscrire au patrimoine spirituel de l'Unesco), aux femmes rom qui occupent les trottoirs avec des bébés dont personne ne vérifie la filiation et se prostituent avec leur macro à deux pas. Que nous racontez-vous là, mon ami ? Vous êtes anormalien!

## ITALIA

### *La farsa delle riforme e il servilismo internazionale Beppe, basta con le minchiatelle!*

**Battersi dentro e davanti al Parlamento per abolire  
l'immunità parlamentare e ministeriale.**

**Abolire il Senato. Al posto del Presidente della Repubblica  
si nomini un funzionario in carica un anno col solo compito  
di promulgare le leggi o rinviarle alla Corte Costituzionale.**

**Abolire il segreto di stato, il reato di vilipendio,  
la pubblicità in televisione, l'otto il cinque e il due per mille  
(che cosa sarà quest'ultima trovata da figli di puttana?)**

**Riforma della giustizia: triplicare le pene per i mafiosi  
i politici e i funzionari corrotti, abolire la prescrizione  
e il patteggiamento e introdurre il principio dei lavori forzati  
per il mantenimento in prigione dei colpevoli di gravi reati.**

A Sigonella sono sbarcati il mese scorso cinquecento marines americani (chi può dire che oggi non ce ne siano già di più?). Come risposta Poutine ha inviato la sua flotta nel Mediterraneo. Il presidente russo ormai sa che le criminali aggressioni americane ai paesi musulmani cominciano sempre in sordina, utilizzando la compiacenza di paesi servili e infeodati come l'Italia. Solo Craxi in passato aveva difeso la dignità nazionale. Si spiegano così la rapidità con la quale è stato formato il governo Letta dopo mesi di surplace e gli andirivieni del segretario di stato americano a Roma. Gli Stati Uniti avevano urgente bisogno di un governo che autorizzasse formalmente lo sbarco a Sigonella, primo segnale forte di minaccia contro i paesi arabi recalcitranti, Libia e Siria in primo luogo. La mossa di Poutine li ha disarcionati. Ancora una volta l'appellativo di cialtroni con il quale Beppe Grillo ha bollato i nostri politici di finta destra e di superfinta sinistra è un eufemismo. Quali sporche faccende si nascondono dietro il segreto di stato?

Veniamo all'incredibile vicenda dell'occupazione del Tribunale di Milano ad opera di parlamentari del PDL, senza che nessuno chiami i carri armati per farli sgombrare manu militari. Paese codino, sacrestano e fascistoide quest'Italietta, dove ancora si può essere processati per vilipendio del Capo dello Stato e della religione, reati che i paesi civili hanno abolito da tempo e che l'Unione Europea condanna con sanzioni. Intanto il paese è abbandonato alle organizzazioni criminali della prostituzione, del traffico d'armi e di droga, dello sfruttamento dei bambini, a un'immigrazione selvaggia che l'ha immiserito socialmente e culturalmente. No, caro piccino, così non va! Gli eletti 5 Stelle devono cominciare a battere i pugni sui banchi di Montecitorio, non fare i bravi scolaretti. Non parlavate di defenestrazioni? Ci basterebbe l'abolizione dell'immunità parlamentare e ministeriale e che si abolisca la carica di presidente della repubblica, nominando un funzionario una volta l'anno, come avviene in Svizzera, col solo compito di controfirmare le leggi approvate o di rinviarle al vaglio della corte costituzionale. I governi si formino in parlamento, l'incarico sia dato dal presidente della camera, sentiti i capigruppo. In caso d'impossibilità di formare il governo entro un tempo determinato, il presidente della camera la scioglie e indice nuove elezioni. Il Senato sia abolito, i deputati ridotti a centocinquanta. Stipendio non oltre tremila euro, rimborsi spese su fatture (ivi compreso l'affitto di un monolocale a Roma per la durata del mandato a chi viene da fuori, e cose di questo genere). Qui sopra, ti suggeriamo cosa e come fare, Beppe. Che aspetti a dare il messaggio forte alla nazione? Che anche la tua diventi un'armata brancaleone? Smettila con le minchiatelle. Vai al sodo.

Christian Schiaretti

*L'aimé Césaire*

TNP de Villeurbanne

Exilé dans la langue française, avec la sensation épidermique de l'encerclement dont souffrent plus ou moins tous les insulaires à n'importe quelle latitude, l'âme noble et sévère du martiniquais Aimé Césaire était éprise d'un universalisme que la mémoire de l'esclavage et les turpitudes du colonialisme embrasaient de colère et d'*amour fou* pour les peuples opprimés, les noirs surtout. Il n'a pas laissé une œuvre imposante et toutefois combien de richesse émotive et poétique dans tout ce qu'il a écrit. Et quelle lucidité au-delà de toute facile rhétorique dans son théâtre, et dans cette pièce en particulier, *Une saison au Congo*, mise en scène par Christian Schiaretti, reconstruction amère et tragique d'une révolution destinée à échouer, parce que Patrice Lumumba (interprété par un inspiré et attentif Marc Zinga), son chef charismatique, avait "trop de confiance dans l'homme" et trop d'idéalisme pour se plier à la *realpolitik*, à la trahison et à la corruption. Car le colonialisme sait se métamorphoser, accepter même l'indépendance d'un peuple, si tout change pour que rien ne change, comme dit dans le *Guépard* un autre ilien abusé et sceptique.

La musique de Fabrice Devienne est une des composantes essentielles de cette création, car elle construit d'emblée une convaincante atmosphère africaine : les musiciens sur scène mettent en relief la vivacité ethnique et populaire, que Valérie Belinga enrichit de son chant passionné. Ces pauses lyriques, comme d'autres parfois caricaturales, atténuent la dureté des affrontements dialectiques, d'une extrême justesse dans les dialogues. Pas toujours une multitude de comédiens sur un plateau (une quarantaine) produit

nécessairement un bon spectacle, mais ici le travail est réglé jusqu'aux infimes détails et aux allusions (les coups de pieds à des cassettes par exemple, ou vers la fin, Dag Hammarskjöld, le secrétaire des Nations Unies - qui par son impuissance et illusoire neutralité a permis l'assassinat de Lumumba - se laissant glisser à terre, annonce le tragique destin qui le frappera lui aussi quelque mois après dans la réalité).

Le plateau est vaste et partout utilisé, même en surélévation, c'est vrai, mais le drame se joue pratiquement à l'intérieur d'un cercle, en même temps espace messianique et prison pour un Lumumba qui court à son destin, héroïque et inconscient comme tous ceux qui croient que le sacrifice, de quelque manière, rachète la bien prosaïque et cruelle nécessité de l'histoire. Et il est vrai que ce postier africain, devenu pour peu de temps premier ministre de son pays, reste un symbole lumineux dans la tourmente des passions humaines, comme un Martin Luther-King ou un Che Guevara, qui ne réussit pas à lui porter secours à l'époque, bien qu'un corps expéditionnaire cubain se fut mis en place.

En focalisant la tension dramatique sur la figure du protagoniste et des autres personnages de la tragédie congolaise, les Noirs et les Blancs, Schiaretti donne champ à de fortes personnalités d'interprètes comme Zinga, Mwanza Goutier, Safourata Kaboré, Mbile Yaya Bitang, Bwanga Pilipili, Philippe Vincenot, Stéphane Bernard et ce serait difficile tous citer dans une création où les comédiens de la troupe du TNP jonglent de bravoure avec ceux du collectif burkinabé Bénééré. La froide maîtrise de l'espace et du jeu ne cache pas la vibration retenue et pudique d'une mise en scène qui confie son propre engagement à une parole poétique haute et enflammée.

Simon Delétang

*Le terrorisme de Lollike*

Théâtre des Ateliers

Je dois avouer mes contradictions. Je ne suis pas un fanatique du théâtre classique et en même temps je me méfie de certain théâtre contemporain sans personnages individuellement et psychologiquement reconnaissables, à moins que le texte ne soit un chef d'œuvre de cohérence et de poésie. *Chef d'œuvre*, la pièce du danois Christian Lollike, que Simon Delétang a mis en scène, emploie un langage cru, quotidien et communicationnel (même s'il prétend le contraire). Le mot *chef-d'œuvre*, employé par Stockhausen de manière provocatrice pour définir l'attentat de 2001 au World Trade Center (cette boutade esthétisante vaut bien celle futuriste de la guerre comme *hygiène du monde*), ne me provoque ni choc ni émoi, voire j'en reconnais la légitimité dirais-je quintessentielle. Il en va autrement pour une pièce ambitieuse qui veut être jugement définitoire de la société capitaliste, mais souffre de trop de raccourcis historiques. La dodécaphonie du prélude conduit à la cacophonie d'un final débitant toutes les atrocités dont la bête humaine est capable. Le problème est qu'en introduisant dans la seconde partie le thème du génocide rwandais, la pièce devient plus poignante mais trouble le message. Et, à moins qu'on ne veuille prendre pour telle l'apparition sur un rideau de fond de la photo du chef de l'attentat aux tours newyorkaises, la provocation annoncée n'y est pas. Cela dit, par sa généreuse véhémence, Delétang veut faire partager indignation désarroi et horreur en décriant la violence, ce qui peut avoir un très fort impacte sur le spectateur et le mettre en garde contre les pouvoirs occultes qui nous manipulent. C'est son propos, je crois, et sa mise en scène donne à Duncan Evennou, Ambre Kahan, Ophélie Maxo, François-Xavier Phan et Nicolas Lespagnol-Rizzi l'énergie pour une interprétation tendue, musclée, sur un plateau où deux étagères développées en hauteur, tours jumelles dérisoires, sont abattues par les comédiens enflammés de religieuses (?) colères. Un travail haut en couleur, qui prend aux tripes par moments, bouscule et tient éveillé.

Andrea Genovese

Nicolas Vial

*Martin-Salvan matador*

Théâtre de la Croix-Rousse

Olivier Martin-Salvan, l'ogre ubuesque qu'on avait admiré récemment dans *Pantagruel* de Rabelais marque une autre époustouflante performance solitaire. Pas tant que ça, solitaire, car le texte est le résultat d'une co-écriture entre le comédien, la dramaturge Anne Reulet-Simon et Nicolas Vial, qui en assure la mise en scène. Solitaire Martin-Salvan ne l'est pas non plus sur scène, puisqu'il est accompagné par une pianiste exceptionnelle, Anne Thomas, dont l'interprétation de la musique de Bizet, sans jamais se confondre avec l'histrionisme du comédien, est de haute qualité, et miraculeusement se justifie en pleine autonomie musicale. Le propos est de porter en dérision le monde de l'opéra, ses stars et ses corps de métiers, tout un milieu fourmillant de personnages qui vivent de tics et d'hystéries, entre le sublime et la vulgarité de leur quotidien. Martin-Salvan s'aventure, avec l'aide de la musique, à nous mimer non seulement les personnages de Carmen mais aussi ceux d'une troupe en train de la monter, metteur en scène, directeur d'orchestre, techniciens et tutti quanti, d'une manière clownesque irrésistible. Même si parfois il nous chante quelques airs avec sérieux, le renversement est immédiat, déchaînant l'hilarité du public pris souvent au dépourvu par son récit décousu et en même temps si vraisemblable, car issu d'une étude psychologique profonde du monde de l'opéra, et du spectacle en général. C'est provocateur, audacieux, déflagrant,

MONOLOGUE, QUELLE PASSION !

*Exercices de styles de navigation et de survie*

*Les petites compagnies de théâtre de l'agglomération lyonnaise, et tous les jours j'en découvre de nouvelles, dans une fragmentation et dispersion sans fin, semblent souffrir plus que jamais de la situation climatique morose. Il y en a de bien ancrées dans le paysage, souvent en résidence dans les nombreux espaces culturels de la ville ou de la proche banlieue et qui peuvent se vanter d'équipes soudées, d'autres champignonnet, même si elles se constituent souvent d'un(e) comédien(ne) et de son metteur en scène, plus deux copains qui figurent musiciens ou scénographes tout faire. Ils trouvent hospitalité ici et là en montant des monologues. Exercices de style, ou début de navigation pour se lancer dans la mêlée, des bouées de survie en somme. Le risque est que le monologue finisse par fourvoyer.*

Que la *Foi* soit et le *Premier amour* aussi...

Théâtre des Clochards Célestes

On n'a pas chômé aux Clochards Célestes où dans la même soirée on pouvait assister à deux monologues assez différents. Le Collectifs Bis a présenté *Foi*, d'après des textes de Sainte Thérèse d'Avila et autres digressions, la comédienne occupée dans la préparation d'une compote en complicité avec le public et une tirade en langue arabe (traduction à l'accueil après spectacle) d'un saint égorgé musulman non mieux identifié. Il faut dire qu'Adèle Gascuel, conception et jeu, mise en scène par Pauline Hercule, a beaucoup d'entrain et une naïve innocence provocatrice dans la première partie, et sa dureté terroriste dans la deuxième se fait forte d'une apparente superbe maîtrise de l'arabe. C'est le parallèle entre la radicalité des mysticismes qui est mal posé, à mon avis. Au fou de dieu islamique on aurait mieux fait d'opposer Ignace de Loyola, bourreau ordinaire de la contre-réforme catholique, et non une nonne hystérique et mal baisonnée comme le sont d'ailleurs toutes les saintes du calendrier. Mais le jeu est subtil, parfois délicieux, une juste mesure entre la simplicité et l'artificiel du propos.

Après l'amour divin, à l'amour profane de nous faire vibrer. La Compagnie Ring Théâtre a présenté *Premier amour*, une nouvelle de Samuel Beckett : direction artistique et jeu Alexis Barbosa, mise en scène et scénographie Amandine Livet. On voit bien, comme je viens de le dire ci-dessus, que les rôles sont en amitié partagée et que c'est l'interprète le chef. Histoire tendre et cocasse, on dirait clownesque, les deux complices s'en tirent intelligemment, en bons élèves de l'Ensatt. Barbosa possède cette ambiguïté qui cloue les personnages de Beckett à l'immobilité de leurs existences inaccomplies et, avec son imper à la commissaire Colombo, dentelle avec finesse son personnage.

... si les *Monstres* ne s'en mêlent pas

Centre Charlie Chaplin

La Compagnie Bande d'Art et d'Urgence (Corinne Méric et Pascal Brullemans) a sur le papier au moins une équipe plus étoffée, ce qui leur permet un travail mieux articulé dans les créations, comme pour ce *Monstres*, texte de Pascal Brullemans, Corinne Méric conception et jeu, scénographie Stéphanie Mathieu, lumière Ludovic Bouaud, univers sonore (sic !) Eric Dutriévoz et ainsi de suite. On est en train un peu partout, dans ces groupements de théâtre, d'éliminer les metteurs en scène, eux qui des décennies durant se sont payé la tête des auteurs et parfois des comédiens. *Monstres* est une fable gentillette dans un langage psychologiquement naïf et branché, veiné d'un lyrisme souriant qui masque les angoisses d'une adolescente et sa peur de la grossesse, le monstre étant l'enfant avec tous les problèmes qu'une maternité peut introduire dans la vie d'une jeune fille, entre rêves et cauchemars. Corinne Méric possède désormais l'expérience et la grâce suffisantes pour se caler dans les nuances de ce personnage et de mimer aussi son entourage parental. C'est un travail qui devrait trouver son spectateur idéal parmi les treize seize ans et leurs respectifs parents, auxquels on peut chaudement le recommander.

## Moon Chung-hee

*Celle qui mangeait le riz froid*  
Editions Bruno Doucey

### Chant d'un ballon

*Joue avec moi  
Fais-moi flotter en l'air  
Souffle-moi dans la bouche encore  
et encore*

*Emplis-moi d'air chaud  
Ma peau douce et tendue  
fais-la éclater en me tripotant  
non, caresse-moi doucement  
j'ai l'impression d'éclater aussitôt  
Tout mon corps est un chemin gelé  
Ma vie entière est exposée au danger  
La flèche acérée du temps me guette  
Nul besoin de clé  
Laisse-moi jouir du vent  
Non, tue-moi joyeusement*

Quelle sensibilité à fleur de loto que cette Moon Chung-hee, l'une des voix plus hautes de la poésie coréenne d'aujourd'hui que nous découvrons un volume anthologique *Celle qui mangeait le riz froid*, publié par Bruno Doucey, dans la traduction de Kim Hyun-ja et la collaboration de Michel Collot qui assure la préface ! Dans un faux semblant de vie ménagère, cette poétesse lève un lyrisme fort et délicat, d'une profondeur inattendue, vu l'humilité des sujets abordés : « En faisant la vaisselle pour laver simplement la vie/quotidienne/ je fais bouillir mon sang jeune ». C'est aussi la poésie du corps, seule certitude dans sa fraîcheur juvénile : « Pendant que ma poésie faisait concurrence au silence/ tu rencontrais des mecs à ta guise/ pourtant tu vivras toujours mon corps nu/ dans le lit plutôt que derrière le bureau/ tout frais, un pavot dans les cheveux ». Un corps parfois infidèle comme un amant (vois *Tumeur* ou *Un hôpital en hiver*). L'angoisse de la maternité (« Ne dites pas que c'est un moment sacré/ L'effroi aigu/ qui fait chavirer le ciel/ Les cris ont éclaté entre les dents/ La chair crue s'est déchirée sous le fer chauffé à blanc»), s'accompagne d'un vibrant sentiment maternel et filial, dans des poèmes tendres et déchirants. C'est une riche écuelle de riz d'amour chargé, joyeux, tourmenté, un élan d'éternité devant la précarité absolue de l'existence.

## Voix-Vives de la Méditerranée à Sète

Du 19 au 27 juillet 2013

Andrea Genovese invité

Je me suis occupé autrefois en chroniqueur du Festival de poésie *Voix-Vives de la Méditerranée* de Sète et donc je suis heureux d'annoncer que je suis officiellement invité en tant que poète à l'édition 2013, qui aura lieu du **19 au 27 juillet prochains**. Je voudrais rappeler à mes lecteurs et à mes amis français et italiens (ou d'autres pays européens), qui n'auraient pas encore décidé où passer leurs vacances, que Sète, la ville de Valéry et de Brassens, est un merveilleux site pour un séjour estival à la mer. Et pendant le Festival, les amoureux de poésie pourront rencontrer des poètes provenant d'une quarantaine de pays de la Méditerranée (et au-delà), tous engagés chaque jour dans des rencontres, lectures, débats de toute sorte et nature dans des lieux insolites, le plus souvent en plein air, y compris sur des bateaux. Des centaines de manifestations toutes gratuites en plein cœur de la ville et du port. Marché du livre, et aussi spectacles avec de grandes vedettes internationales.

### Côté jardin

La jupe  
dans l'or  
de la moisson

Ses cuisses ouvertes  
aveuglent le soleil

A la coupe des seins  
boit le scarabée

Sur la tendre corolle  
un nid de cigales

En rupture de ban  
la soldatesque d'abeilles  
assiège une pyramide de jade  
sous les pins éclatés

Un cri languissant  
remonte la colline  
dans un sanglot de source  
vers l'ibis embaumé

Les mains sur le ventre  
la déesse épie l'idylle  
entre deux fruits soyeux  
transmigrés derrière  
la tiède pénombre

du rideau.

(A.G., inédit)

### SOUTIEN AU POÈTE TUNISIEN MONCEF OUAHBI

Les Éditions Bruno Doucey nous transmettent cet appel : **Depuis plusieurs semaines le poète tunisien Moncef Ouahbi est l'objet d'insultes et de diffamations. Il nous a alertés sur les menaces de liquidation physique qu'il reçoit désormais. Nous condamnons avec la plus grande fermeté ces attaques qui cherchent à faire taire une grande voix progressiste de la Tunisie. Preuve, s'il en était encore besoin, que la poésie fait peur aux dictateurs et intégristes de tous ordres, que la poésie est un rempart contre la barbarie. Nous apportons notre total et inconditionnel soutien à Moncef Ouahbi et appelons les autorités tunisiennes à prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer sa protection. Avec notre solidarité indéfectible.**

## Printemps d'Europe

A sa sixième édition le rendez-vous annuel d'Europe et Cies

**Les lieux à Lyon:** MJC Monplaisir, Théâtre des Marronniers, TNG, Place Sathonay, Théâtre des Asphodèles, Salle Edouard Herriot, Espace Hillel, Place A. Courtois, Salle Victor Hugo, Lavoir Public, Goethe Institut

Renaud Lescuyer, délégué général de l'Association Europe & Cies, et son équipe ont réussi le pari de conduire à bon port du 22 mai au 1<sup>er</sup> juin la sixième édition du *Printemps d'Europe*. Ce Festival poursuit le but de rapprocher par le biais du théâtre les cultures et les langues de notre continent. Un Forum, organisé avec le Goethe Institut et la compagnie Image Aiguë de Christiane Véricel, a fait le point sur cette démarche en soulevant bon nombre de questions, auxquelles les spectacles en programme ont essayé de donner quelques réponses. Spectacles souvent de petit format, pour des raisons de budget, mais capables de donner un aperçu de la recherche théâtrale en France et en Europe.

En ouverture, *Amalia respirâ adânc*, un monologue poétique et déchirant d'Alina Nelega Cadariu en langue roumaine, surtitré, mis en scène par Mariana Camarasan et Alexandra Penciu du Teatrul Act de Bucarest, nous a révélé une jeune et talentueuse comédienne, Cristina Cassian. C'est le récit de la vie d'une femme ordinaire, qui a traversé l'histoire et vécu les tragédies de son pays, de la guerre mondiale au communisme et, hélas, au postcommunisme, dans le désarroi et la solitude, mais avec une sorte de force intérieure sans illusions.

Laurence Vielle, une autre interprète insolite par son étrange gestualité, drôle et légère, a joué *Sainte dans l'incendie*, un texte de Laurent Fréchuret mis en scène par l'auteur, une relecture assez singulière du mythe de Jeanne D'Arc, un poème dense et expansif sur une folie identitaire, réjouissant et d'une écriture raffinée.

*Le prince heureux*, d'après O. Wilde, en français, est une fable des temps jadis, bons sentiments à l'appui, en principe adressée aux enfants. La Compagnie espagnole La Baldufa (avec Enric Blasi et Carles Pijuan, mise en scène Jorge Picò), en a fait un petit joyau visuel par une scénographie inventive, des jeux d'ombres très suggestifs et de nombreux effets poétiques. Presque un film d'animation, d'un fantasque épuré.

*Titus*, d'après Shakespeare, nous ramène la Piccola Compagnia della

Magnolia de Turin, dont la recherche artistique, comme on l'avait déjà remarqué il y a quelques années, est pour le moins déroutante. Cette création, mise en scène par Giorgia Cerruti et interprétée par Davide Giglio, en italien avec surtitres, n'échappe pas à cette démarche de revisiter un texte classique pour en donner une lecture actualisée. On assiste à une curieuse performance d'acteur qui ne laisse pas indifférents.

Et voilà aussi un *Macbeth* porté en dérision par la Companhia do Chapitô, spectacle en portugais surtitré, une bouffée d'hilarité avec de minimes trouvailles, ô combien justes, de Jorge Cruz, Ricardo Peres et Tiago Viegas mis en scène par John Mowat. La bouffonnerie épate, surprend la versatilité désinvolte des trois comédiens qui changent de personnages et de jupes (écossaises), en gardant un rythme de jeu déflagrant.

Ambitieux dans sa conception (célébrer le 50ème anniversaire du Traité de pacification franco-allemande à travers des reprises télévisuelles et par l'intermédiaire de deux comédiens nés l'année même) *Diverse Differenzen* est un spectacle subtil, joué sur les différences et les tics des deux peuples. Torsten Schütte et Paul Predki, aiguillés par Elisabeth Bohde, interprètes d'eux-mêmes, poursuivent dans les deux langues une reconnaissance identitaire en complicité avec le public, alternant l'amusement et l'ironie au pathos, chantonné souvent, de l'évocation tragique des deux guerres mondiales.

David Bursztein maîtrise la scène avec un culot épatant, comme s'il était dans un cabaret allemand des années trente. Mais il n'y a pas seulement du Weil en lui, on y trouve aussi des allures à la Yves Montand et à la Frank Sinatra. Cela pour nous donner le spectacle plus coloré de ce Festival, une balade dans la langue et la culture yiddish, à travers récits et chansons. *Welt*, présenté par la Compagnie grenobloise *Life is not a picnic*, formée d'excellents musiciens, nous plonge dans l'humour grinçant et bon enfant des juifs de la Mitteleuropa, leurs musiques et leur chansons endiablées ou mélancoliques. *Yidl mitn fidl* m'a

rappelé les vers d'un poème d'Umberto Saba : « Dans une chèvre au visage sémitique / je voyais se plaindre tous les maux, toutes les vies. »

*Le ciel dans la peau* de l'auteur mexicain Edgar Chias, en français, est une dénonciation de la violence contre les femmes au Mexique, où les narcotrafiquants ont déjà causé des milliers de victimes. C'est un texte un peu trop démonstratif, mis en scène par Anaïs Cintias et généreusement interprété par la comédienne franco-mexicaine Odille Lauria.

*Imachdah* (les artistes), en langue amazigh (les berbères marocains) de Laaziz Ibrahim, mis en scène par Frédérique Fuzibert, raconte une vivace dispute entre un imam et des comédiens installés sur une place publique. Amusante défense de la liberté d'expression.

Par ces deux derniers spectacles *Printemps d'Europe* déborde un peu de son cadre européen, où il serait mieux essayer de s'enfermer. C'est la seule remarque qu'on peut faire à cette édition, car on doit reconnaître à Renaud Lescuyer d'avoir choisi des pièces et des artistes de qualité. Il faut ajouter que, malgré son budget serré, le Festival assure un prologue dans d'autres villes rhônalpines, qu'il mobilise des dizaines de volontaires et de familles d'accueil. Et il y a aussi à souligner l'aspect festif et populaire. L'espace d'un jour, place Sathonay a été envahie par les stands des associations multiculturelles de Lyon qui ont pris part à un spectacle multilingue, *Charivari*, mis en scène par Catherine Le Jean et Jean-Louis Sackur. Au programme aussi, place A. Courtois, un *Bal chorégraphié* ou les associations du Forum des langues, une autre création de Lescuyer, ont initié, sous la supervision d'Annick Charlot, le public aux danses du monde. Finalissime : la *Soirée Berlinoise* au Lavoir Public.

A mon avis, *Printemps d'Europe* a besoin de s'étoffer dans la partie théâtrale, mais pour pouvoir présenter des spectacles plus conséquents, il faudrait la générosité d'accueil des grandes structures lyonnaises. Et pour l'heure, seulement le TNG semble avoir répondu à l'appel.

**Festival *Cinemas du Sud***  
**(Algérie Egypte Liban Maroc Palestine Syrie Tunisie)**  
 organisé par l'Association Regard Sud et l'Institut Lumière de Lyon

L'Association et galerie d'Art *Regard Sud* de Lyon a organisé du 2 au 5 mai la treizième édition du *Festival Cinemas du Sud* avec le soutien et l'apport logistique de l'Institut Lumière. Un rendez-vous annuel de grande actualité qui fait le point sur la création cinématographique des pays maghrébins ou du plus proche monde arabe. Algérie, Egypte, Liban, Maroc, Palestine, Syrie, Tunisie, les pays présents, avec leur cortège de consuls et représentants officiels à la soirée d'ouverture mais surtout en présence de nombreux réalisateurs des films en programme. Se prononcer sur la diversité des approches et sur la spécificité artistique des uns et des autres, n'est pas aisé, on a essayé ici un simple résumé qui puisse donner une idée de la maturité expressive et poétique des œuvres présentées.

Le film d'ouverture, *L'amante du Rif* de la marocaine Narjiss Nejjar, est un petit joyau malgré son excès d'idéologisation féministe. La cause de la libération de la femme dans une société figée par des codes comportementaux séculaires mal se concilie avec cette histoire d'une fille qui se revendique de Carmen et de son « oiseau rebelle », se refusant au mariage par l'amour d'un boss, dans les bras duquel l'a jeté un frère dealer plus que bête. Certes, la jeune Aya (Nadia Kounda) voudrait voler de ses ailes mais son destin carménien la conduira en prison, et puis au suicide par son libre choix, et non pas par constriction familiale. Très jeunes, très printanières et habillées de jupes légères qui en font des bombes sexuelles en mouvement perpétuel, Aya et sa cousine ne manquent pas de charme dans leur insouciance juvénile. Et cependant elles

ressemblent plus à des filles de la banlieue française qu'à des marocaines (il se peut que ce soit désormais la même chose). Le vrai personnage tragique dans cette histoire est la mère (une exceptionnelle Nadia Niazi), une vie de douleurs et de misères assumée avec dignité en absence d'un mari travailleur émigré, mais de ces mères on peut en trouver en Sicile, en Grèce et en Espagne aussi. Par contre les premiers plans, la douceur et fraîcheur des couleurs, les paysages âpres et poétiques illuminent ce travail et le rachètent dans une dimension de lyrique beauté.

Le Nil, ses paysages crépusculaires et nocturnes, son cours impassible et majestueux, bien qu'agressé et fragilisé par les pollutions des humains, est le véritable protagoniste de l'attachant documentaire de la cinéaste et poète égyptienne Safaa Fathy, *Mohammad sauvé des eaux*, où elle narre la lente déchéance de son frère, malade d'une insuffisance rénale qui le conduira à la mort. La cinéaste l'a filmé dans toutes les phases de sa maladie – et avec lui le neveu, symbole de la continuité de la vie et du combat, politique aussi. Il ne s'agit pas d'un film voyeuriste. Les échanges entre le mort vivant et sa sœur donnent lieu à des réflexions métaphysiques et poétiques, tout en plongeant le bistouri dans les carences et la corruption du service sanitaire et au fond de la régression sociale accouchée en Egypte par une révolution inachevée. Et il y a aussi un clin d'œil discret à la mythologie par l'évocation pudique, sur un fond de temple (Karnak ?), de l'amour fraternel entre Iris et Osiris, l'amour suppléant l'inéluctabilité de la mort par la reconstruction du corps

et de l'âme du défunt, jamais aussi vivant dans la mémoire.

Sur un registre proche de *L'amante du Rif* (du moins pour ce qui concerne la soif de liberté et d'émancipation des jeunes femmes arabes contre les carcans séculaires), se positionne le film du syrien Meyar Al Roumi, *Round Trip*, qui narre une excursion en train de la Syrie à Téhéran d'un jeune couple non marié, qui va chercher une intimité transgressive pendant le voyage et dans l'appartement d'une amie. Ici encore la jeune fille (Alexandra Kahwagi, meilleure actrice du Festival de Dubaï 2012) est assez trop indépendante et occidentalisée dans son défi des tabous, tandis que son compagnon (Ammar Haj Ahmad) montre les insuffisances qu'on attribue à l'homme arabe, jusqu'au mélancolique voyage de retour qui laisse ouverts tous les interrogatifs sur le couple. Les deux acteurs sont exceptionnels, mais la beauté du film est dans les paysages turcs et iraniens, d'une douceur sauvage, une ode véritable à l'impassible majesté de la nature.

Dans un très long documentaire, *Comme si nous attrapions un cobra*, la réalisatrice syrienne Hala Alabdalla scrute le monde des dessinateurs satyriques en Syrie, pour faire le point sur la liberté d'expression à travers le combat des caricaturistes. Tourné avant la guerre civile, il y a en fond sonore le bruit des événements successifs. Poignantes les échanges avec l'auteur syrienne Samar Yazbek sur le thème de la censure et de l'autocensure, qui mettent à nu une impuissance existentielle plus vaste. Et touchante la méditation solitaire de la cinéaste dans un cimetière, qui prend ici la valeur cathartique qu'ont les paysages dans les autres films.

(Suite page 8)

(Suite Festival Cinémas du Sud)

Léger comme une plume est par contre *Pays rêvé* de la libanaise Jihane Chouaib, tourné avec la participation du dramaturge Wajdi Mouawad. Il raconte le retour aux sources de toute une génération de quadragénaires nés au Liban, mais partis enfants, pendant la guerre de 72, vivre à l'étranger, en France surtout, et qui reviennent chercher des racines entre beaux paysages et ruines. C'est un témoignage émouvant, qui met en scène comme ailleurs la cinéaste elle-même, avec ses frêles souvenirs d'enfance et sa sensibilité d'artiste, dans une introspection délicate, à la recherche non pas d'un temps perdu qui n'existe pas, mais d'un boson qui porte à la conflagration et à la fixation de sa propre aventure existentielle, de sa propre nécessité de vivre et pour pouvoir transférer, si possible, à son bébé qu'elle nous montre sur une plage, une partie de sa déchirante ambiguïté identitaire.

*Le Professeur* du tunisien Mahmoud Ben Mahmoud, long métrage tourné avant la chute de Ben Ali et avec le soutien du Ministère de la Culture tunisien, est le seul film ouvertement politique et souffre de cette autorisation officielle (de toute évidence le régime était en train de lâcher du lest aux artistes, pressentant l'orage, peut-être rassuré par le fait que Ben Mahmoud a déplacé son histoire sous le régime de Bourguiba). Il soulève néanmoins des problèmes de fond de la société tunisienne, la dictature et le non respect des droits de l'homme. Ce n'est pas l'adultère clandestin avec une élève (Lobna Mlika) de ce professeur de droit institutionnel (Ahmed Hafïène), promis à de radicaux avènements politiques, ni son retour au bercail familial après avoir découvert le monde des travailleurs ce qui compte, mais le témoignage indirect, parfois naïf, que Ben Mahmoud donne de la

société tunisienne et qui explique la *révolution* contre un régime pourri et cancéreux. Courtisé longtemps, ne l'oublions pas, par les politiciens français.

Sur le thème du retour, avec une ironie grinçante, le jeune réalisateur algérien Lamine Ammar-Khodja, juge les émeutes de janvier 2011 en Algérie, révolution manquée, si les autres l'ont été, ce dont il paraît douter. *Demande à ton ombre* est un assemblage de situations, un documentaire-commentaire, regard désenchanté d'une jeunesse algérienne qui ressemble beaucoup à celle de nos banlieues. D'ailleurs en regardant ces flash-back de manifestations de rue, on a la sensation d'un gâchis des idées et des utopies perdurant dans le temps. Le cinéaste, et on sent au fond l'intellectualisme français dont il est imprégné, met son pessimisme sous le parapluie du *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire, très actuel en ce moment, et d'un curieux document cinématographique de Camus en train de faire le matador avec son ombre. Le ton est donné.

Le palestinien francisé Sameh Zoabi nous plonge avec *Le téléphone arabe* dans les contradictions de la société israélienne, en nous faisant vivre l'isolement cocasse du million de palestiniens citoyens de l'état hébreu, à travers les colères d'un vieux paysan arabe qui se bat en Donquichotte contre l'installation d'une antenne téléphonique dans un champ mitoyen du sien. Naturellement, la police israélienne, avec un paternalisme parfois bonasse parfois menaçant, le contrôle et contrôle surtout son fils qui de son portable fait us et abus pour draguer les filles. A la fin le garçon trouvera l'amour dans sa communauté. La leçon qu'on en tire est que le métissage culturel, engendré par les nouvelles technologies, fait vivre dans une réalité surréelle des gens qui seul sépare au fond quelques versets de

la Bible et quelques surates du Coran. Des conneries, dirait Voltaire.

Le Festival a présenté en clôture et en avant-première *Millefeuille* de Nouri Bouzid, l'un des majeurs cinéastes arabes contemporains. C'est un film poignant, qui se situe en pleine révolution tunisienne et propose, au milieu de scènes violentes de rue et de fanatisme religieux, le même conflit générationnel qu'on avait trouvé dans *L'amante du Rif*. Deux filles (Souhir Ben Amara et Nour Mziou) aux convictions différentes veulent en finir avec les tabous du mariage imposé et le port du voile. On a ici une mère qui va jusqu'à enfermer la fille, à essayer avec la violence de la soumettre à des coutumes ancestrales. Sera l'esprit de liberté et d'émancipation à vaincre. Les filles sont trop jolies (celles moins sexy se révoltent-elles de la même manière?), et pas différentes des nôtres, certes leurs conflits sont plus dramatiquement vécus car le problème des pays musulmans est de prendre pour de l'or les conneries religieuses, passivement subies par habitude et superstition. Mais le film est beau : tendu par les affrontements de la révolution, dessine des personnages authentiques, interprétés avec assurance, et la tension dramatique est exaltée par la richesse des dialogues, vrais et non artificiels.

En définitive, les films de ce festival nous semblent l'expression d'une bourgeoisie aisée qui se bat pour la conquête de véritables libertés démocratiques dans les pays arabes, avec une sensibilité souvent francisée de cinéastes en exil plus ou moins imposé. Quel impact ces films aient dans les pays d'origine des réalisateurs on n'en sait pas trop. Ce serait dommage, bien que toujours utile, qu'ils servent seulement en exercice de style, pour sensibiliser, c'est noble aussi, une déjà captive audience d'amateurs de cinéma des pays européens

## LIBRI

### Georgi Gospodinov *Nostalgia del Labirinto* Voland

La casa editrice Voland sta portando in Italia un numero impressionante di scrittori dell'Est europeo di grande spessore di scrittura, rappresentanti spesso la generazione tra i quaranta e i cinquant'anni, russi in buona parte, ma anche di altri paesi, con tematiche che riflettono cicatrici vecchie (il comunismo) e nuove (il postcomunismo). Bulgaro è Georgi Gospodinov, autore di *Fisica della malinconia* (a cura di Giuseppe Dell'Agata), che non è facile definire. Romanzo? Lo è e non lo è. Saggio? Lo è e non lo è. Autobiografia? Senza dubbio, e il suo contrario anche.

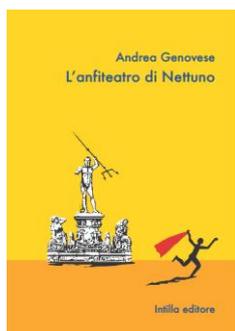
La verità è che Georgi Gospodinov è nato Minotauro, e lo è rimasto. Bambinello Minotauro, che una elaborazione grafica di una coppa dell'antica Grecia ci mostra in copertina in braccio alla madre Pasifae, iconografia all'origine di tutte le rappresentazioni sacre della Madonna col Bambino, dice lo scrittore, e noi, smarriti nel labirinto in cui lui ci ha subdolamente cacciati, lo prendiamo in parola. Il suo è un libro di vagabondaggi umorali, anche etici, e di saggezza orientale, che racconta il calvario della solitudine infantile anticipato dalla vecchiaia, il calendario stravolto degli anniversari, il corso e il ricorso del panta rei, con tante storielle da mille e una notte. E detto ciò, non abbiamo detto nulla di questo trattato di metafisica ordinaria, di aneddoti kunderiani, di meditazioni su tutto e su niente, anche sulla "merda di bufalo", perché il sublime è ovunque. Un io smarrito ci denuda il suo (nostro) Labirinto, dove forse la parola scritta si illude ancora di poter decifrare il DNA della *malinconia* e prendere la storia, appunto, per le corna. Come solo gli scrittori slavi sanno fare.

### Andrea Genovese *I romanzi di Messina*



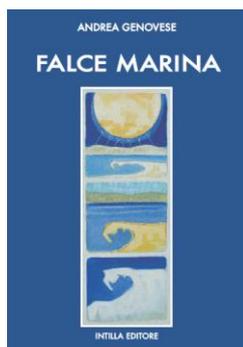
#### LO SPECCHIO DI MORGANA

Intilla 2010, pagine 324, euro 13



#### L'ANFITEATRO DI NETTUNO

Intilla 2007, pagine 264, euro 13



#### FALCE MARINA

Intilla, 2006, pagine 292, euro 13

## EDIZIONI INTILLA

Via Cicerone 6  
98100 MESSINA  
Tel. 0039 090 672672

### Francesco Di Stefano *Quello ch'amanca è na rivoluzione!* CFR Edizioni

Rivive Pasquino, rivivono Belli e Trilussa in questi sonetti romaneschi di Giuseppe Di Stefano (*Er monno gira ancora come allora*, Cfr Edizioni), dove fatti mitologie e personaggi della nostra storia recente, la cosiddetta destra e la cosiddetta sinistra, il Papato, la congiuntura economica e il popolo eternamente cojone fanno le spese di una parola senza peli sulla lingua, nella più pura vena della satira popolare. Perché in Di Stefano la collera e lo sdegno non inciuciano. Non pochi sono i vecchi compagni comunisti che non hanno mai digerito i viaggi negli Stati Uniti di loro dirigenti storici, per tenere conferenze nelle ricche fondazioni americane. No, le parole non sono pietre (povero Carlo Levi, come ne hanno distorto il messaggio!), possono essere cartucce riempite di merda, questo sì, per sparare sulle merde che sparolazzano nei salottini televisivi. Se un Sor Cazzabubbolo fruisce dell'incognito, un Bertinotti e la sua "solita zuppa ariscallata", un Vertroni che "penza come penza Berlusconi", non godono della stessa anonimità. Ci passano Monti Tremonti e Berlusconi e naturalmente, ancora più vacui o vili personaggi, tanto è vero che "nun c'è manco n'omo co li carzoni/ p'aricordà a Bagnasco e compagnia/ che cianno proprio rotto li cojoni." Anche al presidente Napolitano il poeta chiede in una chiusa incalzante: «chi cazzo cià fregato?», ed è più esplicito su

#### *Er compagno D'Alema*

N'ha fatta tanta de strada D'Alema da quando che studiava a la Normale e co na rabbia da sinistra estrema predicava la rivorta totale! Da deputato nun se fa probbrema d'annà contro a Cossiga ar Quirinale; poi ce fa pace, cambia tono e tema e come fusse cosa naturale cor voto suo è Capo der Governo. Co la Nato dura guera conduce e su Bergrado scatena l'inferno. Mo flerta coll'America più truce e magari già dar prossimo inverno parlerà bene perfino der Duce.

Questo Pasquino qui ci rimprovera la nostra ignavia, le nostre tante vigliaccherie e complicità d'omicchi.

### *Gazzetta Peloritana*

Tra qualche giorno Messina eleggerà il nuovo commissario... pardon il nuovo sindaco - scusate tanto, concittadinissimi, ma visto che i sindaci in questa mitica città, per una ragione o per un'altra, sono sempre commissariati, perché non si va ad eleggere direttamente un commissario? Comunque, destra e sinistra (si fa per dire, è più chiaro parlare di piscistoccu e pasta ncaciata), un Calabrone e un Garofalo, si affrontano in singolar tenzone su uno Scoglio in mezzo al mare. C'è quindi il rischio che si vada a nozze gay, tanto per imitare Letta (*Ô mia Angelina, ti porterò sul cuor!* cantava il pianista scordato del mio infantile teatrino delle marionette). Ci sono tuavia almeno tre candidati che rappresentano un'autentica novità: Renato Accorinti No Ponte, Alessandro Tinaglia se non il ponte almeno un pontile, Maria Cristina Saija sgrilletarsi è bello. So di voler bene a tutti e tre. Peccato non si siano messi d'accordo per formare una lista unica. Per fortuna, ad evitarmi una scelta imbarazzante, questa volta non sono in grado di intraprendere uno dei miei faticosi viaggi in treno per venire a votare. Però, Renatino, Alex, Mariaicris, non dimenticate che malgrado io viva all'estero e a Messina non abbia né beni né casa, tuttavia sulla mia miserabile pensione è trattenuta l'irpef comunale. Quindi, anche se non vengo, il favore di non-voto di scambio ve lo chiedo lo stesso: come primo gesto di governo, in caso di elezione, fareste bene a nominarmi Conservatore Capo, con tre assistentesse, della Sacra Lettera dell'eponima SempreverGINE. Le Lettere, specie quelle che mandavo al macero negli anni settanta a Milano per conto delle Regie Poste Repubblicane, sono sempre state al centro della mia vocazione pastorale. E più non domandate.

**Il nome dello scriba di Belvedere ripetuto nelle critiche teatrali e altro non è un fatto narcisistico. Queste critiche sono spesso riprese nei comunicati stampa delle strutture culturali o delle case editrici interessate, che le apprezzano (o non le apprezzano) meglio se firmate invece che anonime.**

**Si ricorda che Belvedere non è una rivista ma un Diario Autobiografico e che il suo scriba non è in condizione di lire degli inediti, poesie o prose che sia.**

**Per l'invio di libri domandare l'indirizzo postale: solo quelli ricevuti in servizio stampa sono recensiti.**

### *L'uscita degli artisti*

Per i Dischi del Sole Franco Coggiola registrava dal vivo  
canti popolari e di lavoro.  
Non era un tipo molto espansivo.  
Lo si incontrava nei cortei  
con il microfono in mano e il registratore in spalla  
o sulle scalinate del Tribunale  
quel palazzo d'inverno spesso preso d'assalto  
dagli studenti della Statale.  
Abitava in Viale Monza in uno stabile nobiliare  
quanto malandato dove la vecchia padrona  
allevava galline e coccodeggiava.  
Era a lei che Coggiola rubava  
le uova che con metodo sopraffino  
si cucinava al tegamino.  
Un giorno che ne aveva due in padella  
da buon anfitrione  
me ne mise uno in scodella.  
Con i Dischi del Sole  
non guadagnava più di quanto bisognava  
per pagare l'affitto del freddo stanzone  
in cui per la stufa gli mancava sempre il carbone.  
Ivan Della Mea l'avevo sentito spesso cantare  
sulle piazze o in qualche cascina gobba  
solo pochi mesi prima che morisse  
durante una festa a Santa Croce sull'Arno  
gli parlai a tu per tu.  
Gli chiesi di Coggiola e mi disse  
ch'era morto li vicino  
mentr'era direttore dell'Istituto Ernesto De Martino  
di cui Ivan stanco asmatico e obeso  
si era poi accollato il peso  
com'è costume tra compagni di stenti  
che hanno vissuto storici eventi.  
*Vi ricordate quel diciotto aprile  
quando la scheda sotterrò il fucile?*

(A.G., Milano, 2012)